JEAN DE LA VARENDE

HISTOIRES CYNÉGÉTIQUES

LA VÉNERIE NORMANDE

CHASSE A COURRE

LA CHASSE

PRÉSENCE DE LA VARENDE

MMII

Cette édition originale
spécialement réservée à
PRÉSENCE DE LA VARENDE
16, rue Jean de La Varende
14250 Tilly-sur-Seulles
a été tirée à :

18 exemplaires sur Japon nacré
marqués A à R et réservés
aux membres du Bureau,

50 exemplaires sur vélin Johannot
numérotés 1 à 50
et réservés aux membres donateurs,

160 exemplaires sur vélin Rivoli
numérotés 1 à 160 et réservés
aux membres bienfaiteurs,

400 exemplaires sur vergé Rives Classic
numérotés 1 à 400.

EXEMPLAIRE
sur Rives Classic

N° 067

HISTOIRES CYNÉGÉTIQUES

LA VÉNERIE NORMANDE

CHASSE A COURRE

LA CHASSE



JEAN DE LA VARENDE

HISTOIRES CYNÉGÉTIQUES

LA VÉNERIE NORMANDE

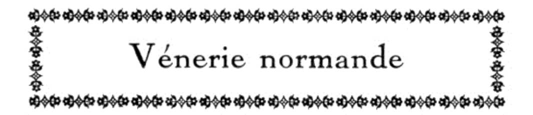
CHASSE A COURRE

LA CHASSE



PRÉSENCE DE LA VARENDE

MMII



Vénerie normande

FAVORISEE par le sol, sa richesse et sa variété, par ses forêts et ses châteaux, par l'union sociale qui s'y maintient naturellement, la vénerie normande a connu une renommée universelle. Le pays d'Ouche, où fut son glorieux centre, la marqua de sa ténacité, de sa vigueur et de sa tradition. Quel veneur, qu'il soit d'Europe centrale, ou bien qu'il découple sur les Highlands, ignore le marquis de Chambray et ses illustres chiens Orange et Blanc ? Quel *hunting-rider* ne célèbre, comme une Saint-Hubert prématurée,

cette journée du 1er octobre 1910, dernier laisser-courre du marquis, pour la prise de son 2 463e cerf ?

LE chiffre étonne, certes, et il demeure parmi les plus importants, chez les équipages français ; il sera encore plus surprenant, si nous indiquons que Chambray ne chassa guère qu'en forêts normandes, et dans un rayon de cent à cent-vingt kilomètres. Ainsi, dans cette province où le champ semble devoir tout envahir de sa culture précieuse, un seul équipage — il est vrai qu'il fut héroïque — a pu tenir un tel livre de vénerie ! Cette terre restera donc toujours digne de nourrir la bête sauvage, la bête libre et, si l'on ajoute, aux cerfs, le menu peuple forestier, biches, chevreuils et chevrettes, sangliers, renards, que l'on sente, que l'on imagine la vie secrète, ardente, l'âpre vie qui galope, nocturne, dans les dix-sept mille hectares d'Ecouves, les onze mille de Senonches et de La Ferté-Vidame, les trois mille de Beaumont-le-Roger, les deux mille de Broglie ; et dans Saint-

Evroult, dans Conches, dans toutes ces forêts que l'amour du châtelain pour les arbres a su maintenir contre son ami le paysan et son ennemi le fisc.

Le marquis était né en 1828 : il appartenait à l'une des plus anciennes familles de l'Ouche, Chambray étant un ramage de La Ferté-Fresnel, et, dans cet amour du veneur, existaient des atavismes superbes. Dès le XIVe siècle leurs rapports avec les rois sont des demandes de « permis ».



E marquis n'était pas très grand, il portait sa barbe en pointe, cette barbe que je n'ai connue que blanche, et qui contrastait puissamment avec un teint briqué par le grand air et recuit par la gelée. Sous sa toque de velours noir, son nez semblait continuer la courbe : épais, aquilin, beaucoup moins circulaire qu'un nez bourbon : un nez François Ier, plutôt — de François Ier datait aussi sa race de chiens. De taille moyenne, dis-je, mais bien pris, fort et dru comme son couteau

de chasse. On l'appelait « le grand chef », et son autorité s'avérait indiscutable, quoiqu'elle fut douce, nuancée, justement parce qu'elle ne se discutait pas. Il ne braillait jamais, il sonnait à peine ; mais derrière lui, bon Dieu ! vingt trompes de maîtres donnaient à plein, sans compter les piqueux et les gardes.

QUEL boucan splendide ! Il faut avoir entendu cela... Ces chasses mettaient le pays en fête, en frénésie : le Normand y retrouvait son chef de bataille et de poursuite, son descendant attitré, et tout le monde suivait : jusqu'à cent carrioles paysannes, où l'homme, debout, fouaillait, gueulait, où la ménagère culbutait dans le fond, où les gosses, accrochés aux ridelles, piaulaient de joie ! Une chose sans pareille : des forains venaient même s'établir pour ce singulier pèlerinage... et plaines et collines, forêts et découverts retentissaient de ce vacarme seigneurial, des abois et des fanfares, des appels brassés par le grand vent.

VERS la fin de sa vie, le marquis de Chambray ne chassait plus qu'en voiture, en charrette anglaise, dans son uniforme vert aux parements amarante, il laissait conduire le piqueu. Ah ! il avait bien autre chose à penser, et son activité immobile reste une des impressions les plus fortes de ma jeunesse. Il tendait l'oreille, et on le *voyait,* dans cette rumeur pour nous indistincte, filtrer, décanter, différencier les beaux coups de gorge, les sonneries. Il reconnaissait les abois, dans sa meute ; il savait quel chien menait, où tendait la chasse. Il humait les mouvements d'air ! On devinait toute la topographie forestière sous cette toque, et que les paysages s'y formaient. Le piqueu attendait la parole prophétique : « Va ! » et il arrivait à l'hallali avant les cavaliers.

LA chasse à courre est peut-être la plus sûre manière de former les chefs de guerre.

Le courre apporte athlétisme, ténacité, mordant, décision foudroyante, contact avec l'invisible, l'imperceptible : une qualité sensorielle qui semble, au profane, dépasser l'humain. Voyez un maître d'équipage relever parmi les feuilles mortes, « un défaut », et vous comprendrez. Mais elle apporte aussi du courage.

JE vois sourire ceux qui « sont du côté du cerf ». Dans l'équipage Chambray, on n'a jamais servi qu'un seul cerf, à la carabine, et sur demande expresse. On n'employait la lance que dans les cas absolument extrêmes : toujours le corps à corps. Son mouvement était tel que, parfois, l'on ne prenait pas le temps d'aller chercher un bachot, quand un cerf se réfugiait à l'étang. Pour le bat-l'eau, on partait à la nage, tout nu, le couteau à la bouche, en priant les dames de regarder le temps qu'il allait faire : Jacques D... faillit y rester. Il approchait pour servir la bête de chasse : les chiens qui nageaient et voulaient mor-

dre, lui montèrent dessus, à dix, et l'enfonçaient. Il servit, revint avec le dos à vif et des filets de sang à la traîne.

N chassait au mépris du temps, pluie ou froid de - 8°. On fit une fois un parcours de 50 kilomètres, et nous conservons, dans la famille, la tradition d'un bisaïeul de mon père qui, attaquant un loup au bois de Bonneville, le mit bas au signal d'Ecouves, ayant couru 70 kilomètres avec seulement de l'eau-de-vie de pomme dans le ventre. Au fait c'est peut-être pour cela que nous sommes un peu claqués...

OUS ces gens de Chambray étaient des enragés, des fanatiques. J'ai eu la chance d'approcher le plus pittoresque, Alphonse Brenier, le plus épique. Il me fit manger un filet de « cochon » sans équivalent ; en mangeâmes-nous pas trois livres ?

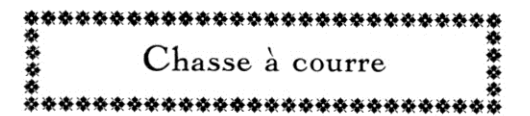
RENIER (il en prit au moins 1 500 à courre), était l'homme de France qui connaissait le mieux le sanglier. Il en devenait une sorte de maître magique ; les paysans l'accusaient de sorcellerie, ce Brenier qui chevauchait le cochon ! Il me raconta son plus célèbre exploit. Il paria, à Séez, de ramener vivant le premier sanglier qu'il poursuivrait. Il le fit et rapporta, dans la cour du *Dauphin,* un robuste cochon, qui se livra en champ clos à cette brutalité fougueuse, à cette détente d'acier et de poudre, si belle... et cassa pour quatre cents francs de vaisselle et verreries. Brenier, une fois la bête sur ses fins, sautait à cheval dessus, l'empoignait aux oreilles, aux *écoutes* et, comme il était doué d'une force d'Alcide trapu, en même temps qu'il l'étouffait un peu dans ses cuisses, il lui relevait boutoir et défenses, et l'on entravait l'animal.

E n'est point galéjade ; mon cousin de Gasté fut témoin et le raconte dans son beau

livre sur l'équipage Chambray. Maurice de Gasté, toujours vert, le plus proche parent de Nez-de-Cuir, et qui a, continuant son haras, créé le cheval de guerre français, reste le plus ancien des veneurs Chambray. Il demeure une autorité ; on le consulte... Car la vénerie normande continue malgré tout et toujours. On citera, pour ne parler que des voisins, le valeureux équipage Falandres, le brillant équipage Boisgelin, devenu l'équipage Caraman-Chimay, avec une jeune fille comme maître, l'actuelle duchesse de Magenta. Equipage Chimay, jonquille et amarante, passage éblouissant dans les ramures automnales, cavalcade à la Van Loo, et, chose gracieuse, émouvante, de voir la chasseresse de vingt ans, penchée sur Gasté, le vieux veneur des temps glorieux pour lui demander ses secrets.







Chasse à courre

ON oublie trop la naissance des courres. Ce fut une nécessité absolue. Au temps où seules l'arme blanche et la massue appartenaient à l'homme, il fallut, pour en user, *forcer* l'animal : c'est-à-dire le fatiguer assez pour qu'on pût l'atteindre d'une part, et, de l'autre, l'abattre au corps à corps. Permettre à la fois son approche et son maniement. La flèche, que tous les peuples, sauf les Australiens, connurent dès l'enfance. était trop frêle et de trop courte portée

pour agir efficacement sur la grosse bête ; il en aurait fallu des volées, des nuées, et l'occasion ne pouvait s'en offrir.

Alors, l'homme courut derrière l'animal, et, par son *entraînement* d'abord, par sa *ruse* ensuite, il parvint à l'exténuer sans s'exténuer lui-même ; il arriva à déplacer à son profit l'équation primitive. On doit tout de suite faire remarquer l'endurance et l'intelligence nécessaires, et le courage obligé, ce courage qui s'impose encore quand, en suivant les grandes traditions nobles, dont on a pu s'écarter par mollesse, on arrive, le couteau ou l'épieu en main, en face de ces bois de cerf qui vous déchireraient comme une baudruche ou de ces défenses sanglières qui sauraient vous fendre du pubis au menton.

Et me voici tout de suite qui arrive avec mes gros sabots, sans me cacher : je veux encore une fois proclamer mon amour et mon respect pour le courre, et non point par attachement au passé mais par conviction profonde de la qualité éternelle de ce sport, de ce sport

qui s'étend de plus en plus et qui doit compter parmi les exercices les meilleurs et les plus profitables à la formation.

La chasse à courre demeure la plus sûre école de l'homme valeureux, ou, dans un sens plus moderne, de l'homme *valable*.

Traditionnellement, et j'irai vite, il est certain que les chasses furent toujours les grandes manœuvres de la guerre. Déceler la proie, la mettre en état d'infériorité malgré ses ruses propres, la dompter et la vaincre, cela demande une activité de corps et d'esprit qui forme les grands combattants. Que la guerre soit un horrible fléau, certes, mais puisque nous n'avons pas trouvé le moyen de l'éviter, acceptons-la et ne fabriquons pas uniquement des plumitifs... D'ailleurs, ces qualités acquises dans la chasse pourront servir dans la paix. C'est la force et l'aventure qui s'affirment.

Et c'est aussi la décision foudroyante, le débrouillage de ce flot de sensations reçu par l'œil et l'oreille, où il faut

choisir la seule utile. La cruauté ? A rayer, et à laisser aux vieilles demoiselles britanniques qui ne craignent pas, en fait, de s'envoyer des côtelettes d'agneau. J'aime mieux qu'on tue des animaux que tuer des hommes, et je crois que le courre libère en nous des instincts dont le refoulement pourrait finir par créer des monstres. Nous sommes carnassiers, et qui veut faire l'ange fait la bête. Ce que nous gagnons à la course, au grand air, à la mise en action de toutes nos facultés de perception et d'énergie compense l'acte sanglant. Cet acte, nous l'entourons au surplus de tant de rites, de tels respects et d'une telle sorte de loyalisme envers l'animal que nous nous séparons à toute distance des abattoirs.

Croyez-moi, un bon maître d'équipage est un fameux homme, et tout son monde en principe. Approchez ces piqueurs qui servent de père en fils, et vous en goûterez la qualité. Causez avec Jolibois, et vous en reviendrez instruits — et gagnés.

En fait le consentement unanime est intervenu. Il ne faut plus ignorer la re-

prise sans exemple de la chasse à courre, son extension, sa vulgarisation, dirai-je, en me réjouissant pour une fois de ce que ce mot représente. Les grands équipages de haute vénerie souffraient. Il en naquit d'autres, d'abord timides, et qui augmentent chaque jour. Qui les avait reconstitués ? Non pas les grands châteaux, hélas ! abattus, mais de simples manoirs ou fermes arrangées. Une secte nouvelle se forme qui redécouvre la chasse, qui a commencé avec trois couriauds et deux pelés, des chevaux de remonte et une inexpérience, qui, loin de nous divertir, nous émeut profondément. Et voilà que les équipages se refont, qu'on demande des conseils, qu'on rapprend à sonner et qu'on s'habille peu à peu, *car la chasse à courre doit être belle*. On reprend les vieux rites parce qu'ils représentent la courtoisie de l'homme et une domination de l'homme sur lui-même. La vénerie est bien plus vivante qu'il y a cinquante ans, où elle se sclérosait dans le snobisme et les gros sous. On chasse à courre, maintenant, non pour parader, mais de tout son cœur et de tout son corps, et le sens de la fête générale relie le bûcheron au grand seigneur.

M. Otto, qui chasse en Rambouillet, invite tout le pays. Les bûcherons sont si fidèles qu'on les a surnommés les « marquis de l'hallali », et Jean de Kermaingant, en Ecouves, dans *ma* forêt, réunit tous les forestiers autour de ses chiens.

Quand, en Ecouves, mourait le père Roulland, il appela ses fils : « Surtout, ne m'enterrez pas samedi : c'est jour de chasse... ».



La Chasse

LA chasse est un des plus vifs plaisirs ruraux ; elle suffit pour légitimer la prolongation du séjour à la campagne. On accepte de ne point rentrer en ville sitôt l'octobre, car il y a « les chasses »... La chasse détermine des engouements exceptionnels ; on a même été jusqu'à prétendre que la Révolution s'est faite pour donner à tous le droit de chasse. Faux : la Révolution sort du Tiers Etat, de gens de lois, de citadins invétérés.

Les Egyptiens et Assyriens chassaient beaucoup, au marais et en plaine, à l'oiseau d'eau et à la grosse bête, mais

c'étaient de véritables expéditions, en grand arroi. Grecs et Romains chassaient peu. Les peuples nordiques, au contraire, ont élevé la chasse à la hauteur d'une institution et d'un art.

Il y a encore trois sortes de chasses : le vol, l'arme de jet, le courre.

LA chasse au vol, toujours vivante en Perse et dans les pays islamiques, se pratique au moyen d'oiseaux de proie spécialement dressés ; aux faucons, mais ceci est plutôt un terme générique : il y a des faucons de toutes sortes, depuis le *gerfaut* jusqu'au *sacre.* L'oiseau chasseur est déniché de son aire dès la troisième semaine, nourri par l'éleveur et dressé dans un temps étonnamment bref ; environ cinq semaines. Le dressage se fait à la laisse, au trait, le faucon étant relié au poing du fauconnier. C'est un art complet et d'une entière douceur, car il n'existe pas de punition directe pour l'oiseau. A l'époque classique, le faucon était chaperonné, aveuglé temporairement par un petit bonnet, d'ailleurs de haute coquetterie,

orné d'une plume et de broderies. L'oiseau portait un grelot, qui, pour les faucons royaux était d'or fin, et signalait l'oiseau égaré. Au XIe siècle, la familiarité de l'oiseau semble avoir atteint son maximum. Pas de seigneur qui ne l'emmène, libre, à son poing, sans laisse ni chaperon, durant ses déplacements de guerre ou même de pèlerinage. C'étaient des oiseaux de grand prix. Le duc de Normandie, dans son droit d'épaves, se les réservait comme les chevaux d'Espagne. Pour la chasse, on déchaperonnait le sacre et on le lançait sur la proie. Contre certains oiseaux de haut vol, comme le héron, la lutte pouvait durer longtemps. Cela devenait un vrai combat d'aviation ; le héron devait toujours être assailli par l'arrière et par en dessus à cause de son bec qui embrochait l'agresseur, mais perdait de sa puissance dès qu'il se retournait. Les faucons arabes ne s'emploient qu'une saison et disparaissent à l'époque des amours, ce qui explique l'habileté des dresseurs orientaux. Nos oiseaux paraissent avoir été plus fidèles et revenaient. Ils étaient devenus un peu comme les chiens qui rentrent honteux après leurs fugues ; mais reviennent à la maison.

Il existe encore, en France et en Allemagne, des fervents de ce sport insigne, qui chassent ainsi, *même au bois,* contre le lapin fureté.

LA chasse à l'arme de jet a utilisé la fronde, l'arc, l'arbalète et enfin le fusil. Les deux premières demandaient, pour réussir, non seulement de l'habileté personnelle, mais encore un atavisme. La fronde exige une sorte de miracle d'intuition, dans l'instant où il faut lâcher la seconde corde afin de propulser la pierre. Les bergers normands du XIX[e] siècle avaient gardé cette dextérité. L'arc, lui aussi, réclame un don héréditaire. Nos archers les meilleurs sont bien loin des prouesses des ancêtres. Le *tir au papegeai* (perroquet de feutre au sommet d'une écoperche) est réservé aux meilleurs, et on ne tire presque plus à l'oiseau vivant. L'archer de grande classe « jette » sa flèche sans viser. L'arbalète fut longtemps réservée à la chasse, les papes l'ayant proscrite dans les armées à cause de ses ravages. Ce fut, en effet, la première arme qui permit de

viser et d'épauler. Sa puissance corrigeait les inégalités de la flèche, dont le calibrage minutieux, en poids, en rectilignité, était absolument nécessaire à l'archer.

Le tir à poudre, au contraire, a été laissé, durant plus d'un siècle, au soldat, le poids de l'arme et sa mèche lui interdisaient les actions rapides. Le mousquetaire tirait appuyé sur une fourche qu'il emportait avec lui, sur *le croc.* On appelait fusil un mécanisme qui utilisait les propriétés du silex de rendre incandescentes les particules métalliques qu'il détermine au choc d'un acier. Il y eut l'*arquebuse à fusil, le mousquet.* Le mot *fusil* tout court n'apparaît guère qu'au milieu du XVIIIe siècle. Jusqu'à cette époque, on employait surtout pour la chasse l'arquebuse à *rouet* : un disque strié mis en mouvement par un mécanisme, et qui projetait de vraies gerbes d'étincelles à la rencontre d'un silex ; le *chien* était alors immobile, quand, dans le mousquet, la platine à mousquet, il devint percutant.

Les grandes transformations du fusil furent les cartouches, primitivement introduites par le haut du canon et mâchées

pour délivrer la poudre (Premier Empire) ; le piston, fusil à amorces (Restauration) et surtout la création de canons basculant pour introduire la cartouche à *broche* par la culasse. Les amateurs prédirent que le fusil Lefaucheux allait tuer la chasse par extinction du gibier.

Les deux modes principaux de la chasse à tir sont *la plaine* et *le bois,* et demandent des arts et des chiens spéciaux. Les vrais mordus chassent seuls. Le solitaire est souvent un poète qui s'ignore et qui ne prend un fusil que pour créer un alibi à sa promenade émerveillée ; mais c'est aussi parfois un technicien hors de pair, un tacticien sans pareil. La chasse en groupe demande plus de stratégie et moins de finesse. La battue à poste entre dans la chasse en plaine. Une ligne de rabatteurs pousse le gibier sur les tirailleurs. Ce serait du tir plus que de la chasse, mais l'extraordinaire habileté dont il y faut faire preuve relève ce sport. Le *bois,* moins athlétique, est de haute qualité. Il réclame des délicatesses, une fine jugeote. En plaine, au bois, nous sommes aidés par les chiens : chien d'arrêt qui atteint au sublime du dressage, puisqu'il *stoppe* devant le gibier ; chien courant, où

l'on prend le basset pour ne pas trop animer le gibier et qu'il ne s'affole pas.



AIS toutes les chasses doivent le céder à la vénerie, à la chasse à courre qui, en plus de ses traditions, demeure la plus intéressante, la plus noble manière de poursuivre. Elle est à l'ordre du jour, car elle apparaît en singulière reprise. Partout, elle se renouvelle.

Elle a perdu beaucoup de son luxe, mais gagne en pratique générale. Jadis, elle était une fête pour tout le pays, qui se mobilisait afin d'y assister ; aujourd'hui, la mobilisation est la même, mais pour y prendre part. Elle restait uniquement aristocratique ; elle s'est démocratisée, mais revient tout de suite à ses traditions. Des équipages se forment maintenant, comme les associations anciennes des fusillots. Qui peut amener trois chiens et le plus modeste canasson s'y intègre. Les fanatiques chassent même à pied.

Cette poursuite, à la fois attentive et haletante, était donc une expansion nécessaire à la patience paysanne, ce grand laisser-courre de tout l'être gorgé d'air, de bruits, et se donnant entier. Notre ami Kermaingant, qui découple sur Ecouves, nous a apporté le propos d'un charbonnier à l'agonie : « ... Surtout, ne m'enterrez pas samedi : c'est le jour de chasse... ». La chasse à courre, qui se pratique sur la bête noire et la bête fauve, exige les plus hautes et les plus fines qualités humaines. Energie, courage, discipline, intuition.

Et ceci intervient pour permettre de la morale et défendre la chasse contre les apathiques, les prétentieux et... les vieilles Anglaises. Qu'on cesse de crier à la cruauté tant qu'on mangera de la viande et des gigots d'agneau — l'agneau, la plus attendrissante des bestioles sous le ciel ! On riposte que les meurtres en abattoirs sont réglementés : eh bien, allez-y voir ! Vous reviendrez écœurés, quand, de la chasse, vous rentrerez vivifiés. Cessons de nous attacher à cette sensiblerie spectaculaire que nous abandonnons si facilement pour torturer l'homme dès que nos passions entrent en jeu. La chasse est saine. Le tir,

par le sang-froid qu'il impose, est une admirable école de virilité.

Quant à la vénerie, son expansion médullaire la met au sommet des distractions éducatives. Le coup d'œil du veneur, son hypersensibilité à l'indice, sa science de l'écoute, sa décision, en font un chef naturel. De plus le brassage social qu'elle permet aujourd'hui, dans une expansion unanime, lui ajoute une importance vitale de communication et de camaraderie.

Je me hâte, par conscience, de prévenir que je ne chasse pas. Que je ne chasse plus depuis que j'ai entendu une hase blessée se répandre en cris affreux, en cris de souffrance et aussi d'angoisse. J'ai cru avoir atteint une petite fille... Mais j'ajoute que cette abstention est parmi les causes du mépris foncier que je me réserve.



LA VÉNERIE NORMANDE
se trouve dans *La Vie du Rail*
d'août 1939.

CHASSE A COURRE
est tiré de *Plaisir de France*
de novembre 1949.

LA CHASSE
a paru dans *France 48*
le 19 septembre 1948.

Cette édition a été réalisée par
PRÉSENCE DE LA VARENDE
Maître-d'œuvre : René Jeanne.
Composition au plomb sur Linotype
de Lino-Paris-Nord à Paris.
Impression typographique sur les presses
de l'imprimerie Pierre Gaudin, à Paris,
avec l'aide de Guy Sepret.

Achevé d'imprimer le 31 mai 2002
pour la fête de la Visitation.